



HAL
open science

La pensée colorblind à l'épreuve du ghetto : retour réflexif sur un terrain étatsunien

Yohann Le Moigne

► **To cite this version:**

Yohann Le Moigne. La pensée colorblind à l'épreuve du ghetto : retour réflexif sur un terrain étatsunien. *E-rea - Revue électronique d'études sur le monde anglophone*, 2022, 20.1, 10.4000/erea.15753 . hal-03903161

HAL Id: hal-03903161

<https://univ-angers.hal.science/hal-03903161v1>

Submitted on 16 Dec 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License



E-rea

Revue électronique d'études sur le monde anglophone

20.1 | 2022

1. Creative Writing - 2. L'entre-deux : espaces, pratiques et représentations

La pensée *colorblind* à l'épreuve du ghetto : retour réflexif sur un terrain étatsunien

Yohann LE MOIGNE



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/erea/15753>

DOI : 10.4000/erea.15753

ISBN : ISSN 1638-1718

ISSN : 1638-1718

Éditeur

Laboratoire d'Études et de Recherche sur le Monde Anglophone

Ce document vous est offert par Bibliothèque de l'Université d'Angers



SERVICE COMMUN
DE LA DOCUMENTATION

Référence électronique

Yohann LE MOIGNE, « La pensée *colorblind* à l'épreuve du ghetto : retour réflexif sur un terrain étatsunien », *E-rea* [En ligne], 20.1 | 2022, mis en ligne le 15 décembre 2022, consulté le 16 décembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/erea/15753> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/erea.15753>

Ce document a été généré automatiquement le 15 décembre 2022.



Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International - CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

La pensée *colorblind* à l'épreuve du ghetto : retour réflexif sur un terrain étatsunien

Yohann LE MOIGNE

- 1 Depuis les années 1980, les sciences sociales ont opéré un tournant subjectiviste qui a conduit de nombreux chercheurs à s'intéresser davantage aux sujets, à leurs subjectivités et à leurs ressentis (Agier 31). Cela s'est matérialisé par le développement de travaux menés à l'échelle microsociale accordant, par exemple, une grande importance aux histoires de vie ou aux récits autobiographiques. Cela a aussi pris la forme d'un développement de la réflexivité ethnographique, c'est-à-dire de la réflexion autour des pratiques de terrain des chercheurs. Les études sur la race se prêtent particulièrement à ce retour réflexif. Alors que les populations racisées sont surreprésentées au sein des territoires paupérisés qui ont traditionnellement fait l'objet de nombreuses études de la part de chercheurs en sciences sociales, le milieu académique occidental demeure très majoritairement blanc, ce qui a poussé un certain nombre de sociologues et d'anthropologues à réfléchir aux conséquences épistémologiques de ce paradoxe.
- 2 Aux États-Unis, de nombreux chercheurs blancs ont effectué des travaux ethnographiques dans les hyperghettos des grandes métropoles et ont adopté une posture réflexive plus ou moins convaincante sur la façon dont leur blancheur a influé sur leurs recherches (Bourgois ; Duneier ; Goffman ; Phillips). En France, en revanche, la prise en compte de la race dans la réflexion sur les pratiques de terrain est beaucoup moins développée, même si plusieurs chercheurs blancs ont mené des enquêtes ethnographiques de grande qualité sur des territoires caractérisés par une importante ségrégation socio-raciale (Kokoreff ; Lapeyronnie ; Robine). Par ailleurs, un nombre beaucoup plus restreint de chercheurs français blancs a travaillé sur les hyperghettos étatsuniens. Parmi eux, les sociologues François Bonnet et surtout Loïc Wacquant se sont interrogés sur les conséquences de leur blancheur et de leur francité¹ sur leur capacité à être acceptés sur le terrain et à réduire la distance sociale entre eux et leurs

enquêtés (Bonnet ; Wacquant). Mais il n'existe pas, à ma connaissance, de travaux portant sur le rôle joué à la fois par la blancheur et la francité sur la façon dont des chercheurs français appréhendent et construisent leur terrain étatsunien, puis interprètent les données qu'ils y récoltent.

- 3 C'est ce que je me propose de faire dans cet article à partir d'une réflexion sur l'entre-deux, c'est-à-dire la zone intermédiaire entre deux états de connaissance, qu'a constitué le principal séjour de terrain effectué dans le cadre de mon doctorat de géographie. Entre juillet 2010 et août 2011, j'ai mené une recherche ethnographique dans la ville de Compton, dans le cœur de l'agglomération de Los Angeles, afin d'analyser l'augmentation des rivalités de pouvoir entre Africains-Américains et Latinos que l'on pouvait y observer dans les domaines des gangs de rue et de la politique locale. L'objectif de cet article est de montrer que ce travail de terrain a constitué, d'une part, un entre-deux épistémologique – entre le rejet de la théorisation assumé par mon laboratoire de formation et le sentiment de manquer d'outils d'analyse pour appréhender ces conflits qui m'a poussé à amorcer un tournant théorique en fin de thèse – et, d'autre part, un entre-deux théorique – entre une conception « républicaine » de la race et la réalité du ghetto, entre les approches *colorblind* des sciences sociales orthodoxes (en particulier en France) et les approches critiques qui m'ont permis quelques années plus tard de réinterpréter mes données de terrain. En adoptant un regard réflexif sur une période charnière de mon doctorat, je mettrai en lumière les processus dialectiques grâce auxquels j'ai pu opérer une relecture *a posteriori* des conflits observés sur le terrain.

1. Penser la réflexivité avec Bourdieu

- 4 Les sciences sociales se sont très tôt emparées de la question de la réflexivité et de la nécessité d'avoir recours à une « rupture épistémologique » avec les préjugés qui orientent notre pensée au début d'un travail de recherche (Bachelard). D'Émile Durkheim à Pierre Bourdieu, quelques-uns des penseurs les plus influents des XIX^e et XX^e siècles se sont penchés sur la nécessaire adoption d'un regard critique sur la façon dont les chercheurs cherchent (Bourdieu ; Durkheim). À la fin des années 1980, des anthropologues étatsuniens de premier plan comme Clifford Geertz, James Clifford et George Marcus ont entrepris de réfléchir aux modes de production des textes ethnographiques ou, pour reprendre le titre de l'ouvrage de la sociologue Shulamit Reinharz, d'« observer l'observateur » (Clifford et Marcus ; Geertz ; Reinharz). Plus récemment, l'émergence des travaux sur la blancheur² a contribué au développement d'une réflexion autour de la positionnalité des chercheurs blancs travaillant sur la race (Stam). Nombre d'entre eux n'ont toutefois de la notion de réflexivité qu'une acception limitée, celle d'une pratique visant à n'interroger que la façon dont certains aspects de l'identité ou de la positionnalité d'un chercheur affectent sa perception du monde social (Emirbayer et Desmond). Dans l'ouvrage *Invitation à la sociologie réflexive* qu'il a initialement publié avec Loïc Wacquant en 1992, Pierre Bourdieu considère que cette focalisation sur la position du chercheur dans le monde social (ce que Wacquant qualifie de « réflexivité autoréférentielle ») est nécessaire mais pas suffisante, et qu'elle constitue même l'aspect le plus superficiel de la réflexivité (Bourdieu et Wacquant). Il affirme qu'« objectiver un producteur culturel, quel qu'il soit, exige bien plus que de pointer – pour les déplorer – sa position et son origine sociales, ethniques ou sexuelles.

Il faut aussi et surtout objectiver sa position dans l'univers de la production culturelle, en l'occurrence dans le champ scientifique ou universitaire » (Bourdieu et Wacquant 112). Selon cette perspective, le développement d'une véritable pensée réflexive implique par conséquent la prise de conscience, par les chercheurs, de trois biais affectant fréquemment leur analyse. Outre le biais social, qui concerne l'occupation d'une position dans un espace social et la trajectoire particulière qui y a mené, il existe un biais disciplinaire « lié à la position que l'analyste occupe, non pas dans la structure sociale au sens large, mais dans le microcosme du *champ universitaire* ; c'est-à-dire dans l'espace objectif des possibles intellectuels qui s'offrent à lui à tel moment, et, au-delà, dans le champ du pouvoir d'une société nationale » (Bourdieu et Wacquant 78-79). Ainsi, il n'est pas suffisant de s'intéresser à la personne de l'enquêteur ni à sa positionnalité dans l'espace social pour comprendre son positionnement intellectuel. Il faut également s'intéresser à la position objective qu'il occupe dans une discipline académique et à la position occupée par cette dernière dans le champ plus large des sciences sociales. Il faut donc prêter attention, à la fois, à la façon dont le champ est organisé et aux différents courants de pensée qui s'y développent (Emirbayer et Desmond 582). Le troisième biais est le biais scolastique, qui consiste à ne pas prendre en considération le fait que les chercheurs ont les moyens de s'abstraire du monde pour pouvoir l'étudier en posant sur les rapports sociaux un regard théorique, tout en étant payés pour le faire. Ces conditions d'exercice de la pensée constituent un privilège qui peut générer des biais d'interprétation. En d'autres termes, « ce qu'il s'agit d'objectiver [pour développer une véritable pensée réflexive], ce n'est pas (seulement) l'individu qui conduit la recherche dans son idiosyncrasie biographique, mais la position qu'il occupe dans l'espace académique et les biais inscrits dans le point de vue qu'il adopte du fait qu'il est 'hors-jeu', hors du jeu qu'il étudie » (Bourdieu et Wacquant 115).

- 5 Dans cette perspective, cet article visera plus précisément à mettre en lumière la relation dialectique entre mon principal séjour de terrain et la lecture tardive de travaux théoriques sur la race et le racisme qui m'a permis de prendre conscience de la façon dont ces trois biais (social, disciplinaire et scolastique) ont entravé ma compréhension des rivalités de pouvoir entre Africains-Américains et Latinos à Compton. Je m'y appliquerai en adaptant le cadre réflexif bourdieusien à mon analyse de la dimension raciale des rivalités observées sur le terrain. Il s'agira de faire émerger les biais liés 1) à ma position au sein des ordres socio-raciaux français et étatsuniens, et à l'influence de l'idéal universaliste républicain sur ma perception de la race en tant que catégorie d'analyse légitime, 2) à la faible importance traditionnellement accordée à l'analyse critique de la race dans les sciences sociales françaises (notamment dans la géographie) et au rapport particulier à la théorie entretenu par mon institut de formation, et 3) à la distance sociale importante qui me séparait de mes enquêtés du fait de mon triple statut de chercheur français blanc.

2. Du premier terrain au tournant théorique

- 6 Après une Licence de Langues Étrangères Appliquées obtenue en 2007, j'ai intégré le Master de l'Institut Français de Géopolitique (IFG) à l'Université Paris 8. J'y ai notamment suivi les cours de Frédérick Douzet, alors maîtresse de conférences spécialiste des rivalités de pouvoir politiques dans la ville d'Oakland, en Californie, qui m'ont permis de découvrir que ce que l'on appelle parfois « l'école française de

géopolitique », à savoir le petit groupe d'enseignants-chercheurs réunis autour du géographe Yves Lacoste qui a fondé l'IFG, avait développé une définition relativement large de la géopolitique. Elle est, en effet, entendue comme l'étude des rivalités de pouvoir sur, ou pour, le territoire, à quelque échelle que ce soit (Lacoste). Par conséquent, ce que nous enseignait Frédérick Douzet dans des cours portant sur la concentration spatiale de la pauvreté, la ségrégation raciale, la formation des ghettos ou les relations intergroupes aux États-Unis, pouvait être défini comme de la géopolitique urbaine (Douzet). Il m'est ainsi apparu que la géopolitique, au sens lacostien du terme, pouvait se rapprocher, du moins dans ses objets d'étude, de sciences sociales comme la sociologie, la science politique, l'histoire ou l'anthropologie. J'ai donc décidé de rédiger un mémoire de recherche portant sur des thématiques urbaines en lien avec la paupérisation des quartiers populaires, l'immigration, les relations entre différents groupes racisés et les pratiques délinquantes en contexte étatsunien. Il s'agissait plus précisément d'analyser la dégradation des relations entre gangs de rue africains-américains et mexicains-américains qui a touché la ville de Compton, et plus généralement l'agglomération de Los Angeles à partir du milieu des années 1990³. J'ai pu, dans ce cadre, effectuer un premier séjour d'un mois sur le terrain en février 2009, au cours duquel j'ai été logé chez une famille de travailleurs sociaux africains-américains qui m'ont fait bénéficier de leur vaste réseau amical et professionnel. Ils m'ont notamment permis de rencontrer de nombreux jeunes Latinos qui étaient, pour beaucoup, d'anciens membres de gangs reconvertis dans le *community organizing*⁴. À l'issue de mon Master, j'ai décidé de m'intéresser plus profondément à cette question des relations entre Africains-Américains et Latinos et d'entamer une thèse de géographie « mention géopolitique » (la géopolitique n'étant pas une discipline reconnue par le CNU) à l'IFG, financée par une allocation fléchée du Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche obtenue par Frédérick Douzet pour approfondir la réflexion qu'elle avait engagée sur les enjeux de la concentration des immigrants. Il s'agissait d'étudier les conséquences de l'immigration mexicaine et de la concentration spatiale des Africains-Américains et des Latinos (en particulier des Mexicains-Américains), sur les relations entre ces groupes.

- 7 Alors que dans mon mémoire de Master je m'étais essentiellement concentré sur les gangs en évoquant les rivalités politiques de façon superficielle, il s'agissait désormais d'aborder les deux domaines dans lesquels les manifestations de ces tensions interminorités étaient les plus visibles à Compton (les rivalités entre gangs et les rivalités politiques), afin de dresser le tableau le plus complet possible de l'évolution des relations entre Africains-Américains et Latinos. J'ai ensuite rapidement obtenu une bourse du programme Fulbright qui m'a permis de passer ma deuxième année de thèse sur le terrain et d'être accueilli en tant que chercheur invité au sein des départements de géographie et de science politique de la *California State University* de Fullerton. Cette appréhension précoce du terrain a eu d'importantes conséquences sur ma méthode de travail. J'ai en effet consacré ma première année de doctorat, non pas à construire un cadre théorique, mais à préparer mon terrain en accumulant des connaissances factuelles sur l'histoire de la ville et de la région, sur les protagonistes impliqués dans les rivalités, et surtout sur les gangs (les gangs en général et ceux de Compton en particulier) afin d'établir un plan d'action concret qui prendrait en compte les spécificités et la dangerosité potentielle de cette enquête de terrain. Du fait de cet impératif temporel lié à la chronologie de mon enquête de terrain mais également du rapport particulier à la dimension théorique de la recherche entretenu par l'école

française de géopolitique (sur lequel je reviendrai plus loin), ma démarche fut inductive par défaut. J'ai donc dû compenser mes lacunes théoriques en portant une attention toute particulière à l'observation et à la compréhension fine des processus en vigueur sur mon terrain. J'ai pris la peine de décortiquer le fonctionnement des gangs et de la politique locale en tentant de dérouler le fil de la dégradation des relations interminorités en collant le plus possible à la réalité concrète du terrain.

- 8 J'ai donc opté pour la méthode de l'observation participante, qui implique une immersion longue et active du chercheur sur le territoire d'étude et l'établissement de relations de confiance avec les personnes ou les groupes étudiés. Je me suis installé pendant un an à South Central Los Angeles, le ghetto africain-américain historique de Los Angeles situé à quelques kilomètres de Compton, dans un *converted garage*⁵ loué par les parents d'Andres, un jeune *community organizer* d'origine mexicaine et guatémaltèque que j'avais rencontré lors de mon premier terrain. J'ai rapidement réactivé le réseau que je m'étais constitué l'année précédente, ce qui m'a permis de réaliser une centaine d'entretiens avec des membres de gangs, des policiers, des travailleurs sociaux, des responsables politiques et associatifs et des résidents ordinaires. J'ai également assisté à des dizaines de réunions publiques (conseil municipal, réunions de quartier, réunions du conseil d'administration du district scolaire, etc.) et j'ai pu m'impliquer durant plusieurs mois dans différentes associations et programmes périscolaires locaux. Afin d'affiner mon analyse, je suis retourné sur le terrain à plusieurs reprises pour des séjours plus courts. Ainsi, entre février 2009 (date de mon premier terrain de master) et décembre 2014 (date à laquelle j'ai soutenu ma thèse), j'ai passé près de 16 mois sur le terrain, ce qui m'a permis de récolter une grande quantité de données.
- 9 L'une des principales difficultés auxquelles je fus confronté lors de la rédaction de ma thèse fut l'articulation des différentes parties, en particulier parce qu'il n'existe pas de relation directe entre les gangs de Compton et le milieu politique local. Et alors que, en fin de troisième année de thèse, je commençais à m'interroger sur le fil conducteur de ce travail, j'ai participé à deux conférences à l'étranger au cours desquelles j'ai présenté les premiers résultats de mon travail de terrain comme nous avons l'habitude de le faire à l'IFG : de façon très descriptive et sans contextualisation théorique. À l'issue de ma première communication à l'université du Surrey, au Royaume-Uni, une personne dans le public me demanda quel était mon cadre théorique, sans que, confus et honteux, je ne sache véritablement quoi répondre. Quelques mois plus tard, lors d'un séminaire doctoral à l'Université libre de Bruxelles, je communiquai sur les gangs de Compton. L'organisateur, un sociologue travaillant sur la race et l'ethnicité, me déclara alors que ma présentation était « très intéressante mais complètement athéorique ». Il sous-entendait que je ne pourrais rien en tirer d'autre qu'une monographie et qu'aucune montée en généralité n'était possible à partir du matériau tel que je l'avais présenté.
- 10 Ces deux expériences difficiles, vécues à quelques mois d'intervalle, m'incitèrent à questionner le positionnement épistémologique de l'école française de géopolitique. L'angle d'attaque de ma thèse était très largement influencé par la façon dont la géopolitique était pratiquée à l'IFG et au laboratoire qui lui est rattaché (le Centre de Recherches et d'Analyses en Géopolitique). L'importance accordée au travail de terrain, la réflexion à différentes échelles géographiques (sur le modèle des diatopes développés par Yves Lacoste), la prise en compte des représentations des acteurs sont

autant d'outils extrêmement utiles pour décortiquer les processus à l'œuvre dans l'émergence de rivalités de pouvoir de tous ordres. Toutefois, le rejet assumé de la modélisation et de la théorie qui caractérise l'école française de géopolitique, et que Lacoste et ses héritiers justifient par la trop grande complexité du monde social, condamne les tenants de cette approche à accumuler les monographies descriptives sur divers sujets et territoires (Rosière), sans qu'il ne soit véritablement possible d'organiser cette complexité, de la rendre plus intelligible par l'identification d'un certain nombre de lois communes à des situations potentiellement très différentes, tant par leur temporalité que par leur ancrage géographique ou par la nature même des processus concernés.

- 11 Lorsqu'il fallut choisir concrètement la façon dont j'allais articuler mes différentes parties, j'optai donc pour un fil rouge portant sur les relations interraciales et en particulier interminorités. Je réorientai ma thèse pour qu'elle réponde à la question suivante : en quoi les rivalités entre gangs, les rivalités politiques et le contexte spécifique dans lequel elles se produisent peuvent nous permettre de mieux comprendre les relations entre minorités racisées ? Tout ceci nécessita de me familiariser rapidement avec une vaste littérature sur la race, le racisme ou les relations interraciales que je ne connaissais que trop superficiellement.
- 12 C'est à ce moment, durant les derniers mois de mon doctorat et à la lumière de cette réflexion théorique en train de se faire, que je commençai à véritablement réinterroger ce que j'avais pu vivre sur le terrain.

3. Posture *colorblind* et dissonance cognitive

- 13 À partir de 2012, je me suis intéressé de façon plus approfondie aux liens entre certaines difficultés rencontrées sur le terrain et la différence dans le rapport au fait racial entre les sociétés française et étatsunienne. Ayant été largement et inconsciemment influencé par le modèle jacobin français depuis l'enfance, il me fut, durant mes premiers mois à Los Angeles, difficile d'être quotidiennement confronté à l'importance du facteur racial, à l'approche *color-conscious*⁶ ainsi qu'à la revendication d'un droit à la reconnaissance et à la différence sur des bases ethno-raciales qui tranchait singulièrement avec le « modèle français » qui a traditionnellement mis l'accent sur le droit à l'égalité abstraite et dans lequel toute tentative de revendication ethno-raciale ou culturelle est considérée comme suspecte.
- 14 Avant de me rendre sur le terrain, je n'avais, dans le cadre de mes études, reçu aucune formation à l'analyse critique de la question raciale. Je pensais, comme beaucoup de Français, être radicalement antiraciste et j'étais persuadé que l'antiracisme véritable était celui qui refusait d'évoquer l'existence même de la notion de race : les races n'existaient pas, et tous ceux qui se référaient à cette notion devenaient suspects, au pire de racisme, au mieux de vouloir générer un nuage de fumée pour faire passer la lutte contre les inégalités de classes au second plan. En arrivant aux États-Unis, j'avais donc, sur la question raciale, l'assurance de celui qui n'a jamais eu à se poser de questions ni à remettre en cause le discours *colorblind* issu du roman national français⁷. Cela transparissait dans mes interactions sur le terrain et dans la façon dont j'orientais ma recherche et ma réflexion. Je me souviens notamment de discussions avec Andres, qui avait mon âge et avec qui une grande proximité s'était rapidement nouée. Nous échangeons quotidiennement et il m'avait un jour interrogé sur les

« émeutes des banlieues » de 2005. Je lui avais affirmé que, « contrairement à ce qu'avaient avancé des médias conservateurs comme *Fox News* », ces événements n'avaient absolument aucune dimension raciale et qu'ils mettaient en lumière la persistance de problèmes sociaux dans les cités françaises. Il m'objecta alors que le fait que Zyed Benna et Bouna Traoré⁸ étaient des adolescents racisés semblait indiquer que des processus de discriminations raciales comparables à ceux qui existaient aux États-Unis étaient également à l'œuvre en France. J'arguai en retour que toutes les expériences négatives que de nombreux jeunes hommes français et étatsuniens (lui y compris), avaient régulièrement avec la police étaient peut-être davantage dues à leur statut d'« enfants de la *working-class* » qu'à leur condition d'hommes non-blancs.

15 Toutes ces représentations sur la trop grande importance donnée à la race aux États-Unis furent renforcées durant mes premiers mois sur le terrain. Dès mon terrain de master, j'avais été très étonné de voir que, dans bien des cas, ma blancheur n'était visiblement pas un obstacle au fait d'établir de nombreuses relations amicales et de réaliser des entretiens avec des personnes dont j'imaginai qu'elles seraient beaucoup plus méfiantes, voire réfractaires à l'idée de me rencontrer. Il m'apparaît *a posteriori* que le fait de ne pas avoir été ouvertement sujet à un rejet lié à ma blancheur m'a en partie conduit à sous-évaluer, dans un premier temps, le poids de la question raciale dans mon analyse. Si je parvenais à m'intégrer dans un environnement dans lequel j'étais virtuellement le seul Blanc à des kilomètres à la ronde, c'est que la question raciale et le racisme, tel que je le définissais à l'époque (une simple hostilité interpersonnelle sur la base de différences phénotypiques), n'étaient pas des clés d'analyse nécessairement pertinentes⁹.

16 Mais cette analyse omettait deux éléments importants. Le premier est que l'accueil que j'avais reçu sur le terrain n'aurait probablement pas été le même si je n'avais pas été présenté à une grande partie de mes répondants par des travailleurs sociaux, souvent d'anciens membres de gang respectés dans leur quartier, que j'avais rencontrés lors de mon premier séjour et qui me servaient souvent d'intermédiaires. Leur entremise constituait donc une sorte de mitigation de la différence raciale en tant que potentielle source de problèmes ou de suspicion.

17 Le second est que je n'étais pas « un Blanc comme les autres » : j'étais français. Par conséquent, ma présence sur ce territoire ne s'inscrivait pas dans le cadre traditionnel de la stratification raciale étatsunienne. Je n'étais pas un protagoniste des rapports de force qui reléguent les Africains-Américains et les Latinos au bas de l'échelle raciale dans le contexte spécifique des États-Unis. Je n'étais donc pas une menace directe pour mes répondants, qui étaient de ce fait moins enclins à envisager nos interactions par le prisme des rapports traditionnels de méfiance et de domination qui opposent les Blancs et les Africains-Américains aux États-Unis. Ce bénéfice attribué à la francité a également été identifié par Loïc Wacquant dans son ouvrage *Corps et âme*, qui décrit la façon dont le sociologue a été accueilli par les usagers d'une salle de boxe située dans un quartier noir de Chicago (Wacquant). Il explique notamment :

J'ai bénéficié du capital historique de sympathie dont jouit la France auprès de la population afro-américaine en vertu de l'accueil reçu par ses soldats dans l'hexagone lors des deux guerres mondiales (où, pour la première fois de leur vie, ils se voyaient traités comme des êtres humains et non comme membres d'une sous-caste) et du simple fait de ne pas avoir été l'*hexis* de l'Américain blanc moyen qui marque continûment, fut-ce à son corps défendant, la frontière infranchissable entre les communautés. (Wacquant 14)¹⁰

- 18 Le fait d'être un jeune chercheur français, sans lien avec une quelconque institution représentative du pouvoir blanc aux États-Unis, me permit donc probablement de ne pas susciter autant de méfiance et d'hostilité sur le terrain, en dépit du caractère sensible des données que je cherchais à collecter. Mon statut de Français (le premier que la plupart de mes répondants rencontraient) me permit par ailleurs, dans certains cas, de devenir une curiosité locale et me conféra une sorte de « touche exotique » qui n'était pas toujours agréable mais qui se révéla souvent utile (Bonzom, Latrache, Laurent et Le Moigne). J'ai d'ailleurs hérité dans le cadre mon premier terrain du surnom de « *Frenchie* » de la part du groupe de jeunes travailleurs sociaux latinos avec qui je me suis lié d'amitié et que je fréquente toujours lors de chaque séjour à Los Angeles.
- 19 Au-delà de la validation que ce contexte spécifique semblait apporter à mon analyse initiale de la race comme un facteur secondaire des rivalités que j'étudiais, il renforçait également ma conviction d'être véritablement indifférent à la couleur, sans que cela ne m'incite outre mesure à réfléchir à la contradiction entre cette posture (assimilée de façon acritique dans le cadre de mon éducation « républicaine ») et la façon dont, souvent malgré moi, j'appréhendais concrètement le monde social. Depuis l'adolescence, par exemple, j'avais été socialisé dans des environnements où Blancs et non-Blancs interagissaient au quotidien (en l'occurrence un centre de formation de football puis des quartiers populaires et des universités francilien-ne-s) et dans lesquels une proportion importante de plaisanteries étaient consacrées à la question raciale. Cet exemple, pour anecdotique qu'il soit, permet de mettre en lumière le fait que rire de blagues (ou en faire soi-même) dont le ressort comique est basé sur la différence raciale (quand bien même il s'agit de tourner en dérision des personnes qui développent une véritable pensée raciste) tout en étant persuadé d'être *colorblind* relève d'une forme de dissonance cognitive. De la même façon, le fait de me penser indifférent à la couleur ne m'avait pas non plus empêché de trouver étonnant et assez amusant de constater que, lors d'un événement organisé à Compton dans le cadre des célébrations de Noël en 2010, la personne jouant le rôle du père Noël était un jeune homme noir. Cela m'avait amusé car la scène tranchait singulièrement avec la représentation habituelle du vieux père Noël blanc, et étonné parce que je me demandais comment les enfants de Compton, virtuellement tous noirs et latinos, pouvaient ne pas détecter la supercherie : le monde entier savait que le père Noël était blanc, celui-là ne pouvait donc qu'être faux. Ces pensées me venaient sans que je les analyse de façon critique et sans que cela me pousse à questionner ma blancheur, ni même à en prendre conscience.
- 20 Cette absence de recul critique s'expliquait en grande partie par la compréhension très limitée que j'avais du racisme, conséquence logique de ma méconnaissance de la vaste littérature scientifique publiée dans ce champ d'études. Dans ce contexte, j'ai, après quelques mois à Los Angeles, axé mon travail de terrain autour d'une réflexion binaire et simpliste qui ne permettait pas d'identifier toute la complexité des processus que j'analysais : l'hostilité et les tensions qui caractérisaient parfois les relations entre Noirs et Latinos pouvaient-elles être considérées comme du racisme ? Les membres de gangs latinos en conflit avec les gangs noirs étaient-ils racistes ? La classe politique africaine-américaine qui discriminait les résidents latinos depuis des décennies était-elle raciste ? Ces questions, particulièrement mal posées, ne pouvaient que me conduire à produire des analyses elles-mêmes binaires et simplistes. Ainsi, lorsque les membres de gangs latinos que j'interrogeais me répétaient de façon quasi unanime qu'ils n'étaient

pas racistes, qu'ils n'éprouvaient aucune haine à l'encontre des Noirs, et qu'ils considéraient que tous les êtres humains étaient égaux, cela me suffisait à rejeter la notion de race et à nier davantage la possibilité que la race ou le racisme puissent jouer un rôle dans l'aggravation des conflits. Cela me rassurait et correspondait à mes idées préconçues, à ma conception française et républicaine des questions sociales. Mais au fil des mois, cette mise à l'écart arbitraire du facteur racial m'apparaissait de plus en plus problématique, notamment parce que mon analyse des rivalités politiques mettait progressivement au jour le système discriminatoire mis en place par la classe politique africaine-américaine depuis les années 1980 pour maintenir les Latinos à l'écart du pouvoir.

4. Déconstruire la *colorblindness* par la dialectique terrain/théorie

- 21 Face à toutes ces contradictions, il m'était extrêmement difficile de développer une analyse cohérente n'entrant pas en opposition frontale avec mes préjugés encore non-déconstruits. À mesure que le temps passait, j'étais de plus en plus mal à l'aise face à la prise de conscience progressive que ce que j'observais sur le terrain n'avait pas qu'une dimension socio-économique. Rétrospectivement, plusieurs observations ou événements que je n'avais pas initialement considérés comme suffisamment significatifs pour remettre en question mon approche *colorblind* jalonnèrent mon séjour et posèrent les bases du changement de paradigme à venir.
- 22 La première de ces observations s'imposa d'elle-même dès mes premiers jours sur place : j'étais témoin au quotidien d'une intense ségrégation raciale. En vivant à South Central Los Angeles, je ne côtoyais qu'un nombre infime de Blancs (à l'exception des policiers). Les personnes blanches que je rencontrais lorsque je sortais de la zone South Central - Watts - Compton étaient généralement très étonnées d'apprendre où je résidais et beaucoup d'entre elles parvenaient mal à cacher leur aversion vis-à-vis d'un territoire qu'elles considéraient comme une *no-go zone*. La question raciale faisait par ailleurs régulièrement irruption dans mon travail : je découvrais régulièrement des graffitis de gangs négrophobes dans les rues (« Les graffitis de gangs »), j'entendais fréquemment des Latinos prononcer le terme « *mayates* »¹¹ et des Africains-Américains critiquer les « *wetbacks* »¹², etc. Mais ce sont les nombreux moments passés avec Andres qui contribuèrent le plus à remettre en question mon approche *colorblind*. Peu après mon arrivée, il me prêta l'ouvrage *Racial Fault Lines*, du sociologue Tomàs Almaguer. Ce classique des *ethnic studies* détaille l'institutionnalisation de la suprématie blanche et la construction de la race en Californie dans la seconde moitié du XIX^{ème} siècle (Almaguer). Je n'en achevai la lecture qu'après plusieurs mois, ce qui contribua à faire mûrir et évoluer ma réflexion, et me permit de jeter un regard nouveau sur quelques discussions marquantes que j'avais eues entretemps. Peu après notre conversation sur la révolte des banlieues de 2005, et alors que nous débattions presque quotidiennement du poids de la race et de la classe dans les relations sociales en France et aux États-Unis, il me présenta une amie belge, étudiante en sciences sociales, lors d'un événement caritatif. Maîtrisant bien mieux que moi la littérature critique sur la race, elle me fit, en français, un exposé remarquablement articulé sur la nécessaire prise en compte de la race dans l'analyse des relations sociales ainsi que sur la nécessité de se départir d'une conception strictement interpersonnelle du racisme pour adopter une perspective

structurelle incluant la question du pouvoir. Si je n'étais pas encore définitivement convaincu, le fait d'entendre ce genre de discours de la part d'une Belge francophone ébranla quelque peu mes certitudes : après tout, cette façon de voir le monde social n'était peut-être pas qu'une pathologique obsession étatsunienne. Quelque temps plus tard, alors que nos débats devenaient de plus en plus enflammés et qu'il constatait que les arguments qui m'étaient opposés n'avaient que peu de prise sur mon réductionnisme de classe, Andres s'emporta et me déclara qu'il « ne savait pas dans quel camp [j']étais » car, malgré un progressisme revendiqué, mon point de vue sur la question raciale me rangeait du côté des conservateurs. La confrontation entre l'image de moi qui me fut renvoyée lors de cette discussion et l'image que j'avais de mon propre positionnement politique fut assez violente : le fait de pouvoir être considéré comme un conservateur faisant le lit du maintien d'un *statu quo* raciste fut difficile à digérer et contribua largement à la remise en question de mon approche *colorblind*.

- 23 Enfin, durant les dernières semaines de mon terrain, je pus m'entretenir à deux reprises avec Omar Bradley, un ancien maire africain-américain de Compton considéré par beaucoup comme l'un des principaux architectes du système discriminatoire mis en place pour prévenir l'intégration politique des Latinos. Ces discussions longues et passionnées m'ouvrirent les yeux sur les craintes partagées par de nombreux Africains-Américains de Compton dans un contexte socio-économique et démographique très spécifique qui 1) attisait la concurrence entre deux groupes situés aux bas de l'échelle socio-raciale, et 2) faisait planer le spectre d'un déclassement économique et politique durable des Africains-Américains dans une ville considérée comme un symbole historique de l'« empouvoirement » politique noir et de la résistance à la ségrégation, alors même que leur position en tant que groupe dans la hiérarchie socio-raciale nationale ne s'était pas véritablement améliorée depuis le Mouvement des droits civiques (« Pour une théorie critique des relations interminorités »). Le fait de pouvoir comprendre les ressorts de l'inquiétude d'une grande partie des résidents noirs de Compton, sans pour autant approuver les pratiques discriminatoires effectivement déployées par la machine politique locale, me permit de sortir de l'ornière méthodologique qui consistait à distribuer les bons points selon le schéma binaire évoqué plus haut. Cela m'incita, en effet, à me recentrer sur deux fondamentaux de la méthode géopolitique : l'importance attribuée aux représentations des acteurs des rivalités de pouvoir (pourquoi pensent-ils ce qu'ils pensent ?) et la nécessité de recourir à l'analyse multiscalaire en pensant, dans ce cas précis, les rivalités de pouvoir à l'échelle locale en fonction de rapports de force établis à l'échelle nationale. Cette prise de conscience de la nécessité d'accorder de la légitimité à la subjectivité des acteurs posa les bases d'une remise en question ultérieure de ma conception de l'universalisme et d'une reconnaissance de l'importance politique de la race en tant que construction sociale.
- 24 Pour l'anthropologue Michel Agier, « il peut émerger quelque chose comme un savoir dans la rencontre ethnographique, c'est-à-dire à partir et sous condition d'une relation à l'autre » (Agier 37). Ces quelques moments importants de mon terrain constituèrent des jalons dans ma réflexion précisément parce qu'ils contribuèrent, par « la rencontre », à réduire la distance sociale qui me séparait de mes enquêtés. Toutefois, réduire la distance sociale ne suffit pas, en soi, à faire émerger ce savoir. Encore faut-il avoir la capacité d'analyser et d'interpréter de façon pertinente ce qu'on observe sur le terrain et d'être sensible aux « faits fragmentaires [...] qui ne rentrent pas exactement dans le cadre d'analyse que l'on s'était fixé » (Duneier, « Garder sa tête sur le ring ? »),

156). L'enquête de terrain n'a ainsi pris toute sa dimension que dans le dialogue avec la théorie qui lui a succédé. Alors que mon année à Los Angeles avait semé le doute quant au bien-fondé de ma conception figée de l'importance de la race dans les relations sociales, les déconvenues subies lors de mes communications à l'Université du Surrey et à l'Université libre de Bruxelles achevèrent de me convaincre que quelque chose m'échappait et qu'il fallait y remédier.

- 25 Dans les quelques mois qui précédèrent ma soutenance, je m'attelai à la lecture d'auteurs inscrivant leurs recherches dans les théories critiques de la race. Les travaux de chercheurs comme le sociologue Eduardo Bonilla-Silva ou les juristes Richard Delgado et Jean Stefancic me permirent de comprendre, d'une part, que le racisme n'était pas ce que je croyais qu'il était¹³ et, d'autre part, que la concurrence interminorités que je décrivais de façon acritique était à replacer dans le contexte spécifique de stratification raciale qui caractérise la société étatsunienne (Bonilla-Silva ; Delgado et Stefancic)¹⁴.
- 26 Grâce à un travail de terrain approfondi m'ayant permis de récolter un matériau rare et abondant, ma thèse a mis en lumière de façon minutieuse les processus ayant abouti, à l'échelle locale, à la dégradation des relations entre Africains-Américains et Latinos à Compton et plus généralement dans le cœur de l'agglomération de Los Angeles. Néanmoins, la réflexion théorique engagée en fin de thèse n'a pas été suffisamment aboutie pour mettre en perspective ces processus dans un cadre plus global permettant une approche holistique de ces problèmes. De façon plus problématique, une lecture littérale des analyses essentiellement descriptives développées dans ma thèse pourrait aisément mener un lecteur non informé à conclure que tous les groupes ont une propension au « racisme », qui serait dès lors pensé comme un processus interpersonnel dépourvu de tout lien avec la question du pouvoir. Les minorités racisées pourraient ainsi, au même titre que la population dominante, « être racistes »¹⁵. Cette comparaison implicite et symétrique qui consisterait à mettre sur le même plan le suprématisme blanc et les manifestations d'hostilités entre groupes minoritaires est particulièrement problématique puisqu'elle ne permet pas véritablement de penser les rapports de force et les rivalités de pouvoir entre minorités racisées dans leur contexte global.
- 27 Mais le travail théorique effectué depuis la soutenance, notamment autour des *whiteness studies* et du courant décolonial, a occasionné une réinterprétation de mes données de terrain et m'a permis de repenser les relations interminorités dans un cadre multiscalair et diachronique qui prend en compte à la fois la dimension globale (d'un point de vue géographique) de l'idée de suprématie blanche et son profond ancrage historique (de la période coloniale à nos jours)¹⁶.

5. Identifier les biais d'analyse grâce à la pensée réflexive

- 28 Huit ans après ma soutenance de thèse, l'approfondissement de la relation dialectique entre la théorie et le terrain (nourrie par de nombreuses lectures et par trois séjours de terrain supplémentaires en 2016, 2019 et 2022) m'a incité à adopter une posture réflexive afin d'identifier ce qui avait entravé ma compréhension des dynamiques à l'œuvre à Compton et d'apporter à un travail initialement acritique une véritable plus-

value scientifique. Les éléments présentés dans cet article permettent de faire émerger plusieurs biais que l'on peut analyser en se référant au cadre réflexif bourdieusien.

- 29 Le biais social, lié à ma trajectoire personnelle, a joué un rôle important. Ma francité est, tout d'abord, à l'origine d'un certain aveuglement face à l'importance du facteur racial dans les relations sociales. Il s'agissait, dans mon cas et durant une grande partie de mon doctorat, d'une posture intériorisée (plus que du fruit d'une véritable analyse), caractéristique de ce que Mireille Eberhard a appelé un « habitus républicain » (Eberhard). Ensuite, les liens entre la blanchité et la tendance à adopter une approche *colorblind* des problématiques raciales sont aujourd'hui bien établis. L'un des apports majeurs des *whiteness studies* est d'avoir mis en lumière le fait que le premier privilège blanc est de ne pas avoir conscience de sa blanchité (McIntosh). Parce qu'elle s'inscrit dans une histoire de stratification et de hiérarchisation raciale née de la colonisation européenne, la blanchité est une propriété (Harris) permettant à ceux qui la possèdent de bénéficier d'une position de « normalité » et de supériorité morale (Kobayashi et Peake). De ce fait, elle impose une vision du monde marquée par un prisme, un regard blanc qu'elle peut, du fait de son hégémonie, faire passer pour universel. La blanchité fonctionne donc « comme un étalon à l'aune duquel toutes les autres catégories sont (implicitement) comparées » (Emirbayer et Desmond 579). Cela implique, pour de nombreuses personnes blanches convaincues d'être à la fois *colorblind* et porteuses d'une vision du monde universelle, que la simple évocation de l'existence de la blanchité et des privilèges qui lui sont associés soit ressentie comme une agression, *a fortiori* si elles ne se sentent pas appartenir à une catégorie socio-économique privilégiée. C'est la raison pour laquelle les discussions que j'ai pu avoir avec Andres m'ont autant marqué : venant d'un milieu populaire mais quasi exclusivement blanc, il m'a en effet été difficile de faire face à la rhétorique sur le racisme systémique ou le privilège blanc sans la prendre pour une attaque personnelle totalement injustifiée au regard du milieu social dans lequel j'avais grandi.
- 30 Cette identification du biais social, et plus particulièrement la prise de conscience par les chercheurs français blancs de leur blanchité et de leur francité, a un intérêt scientifique. Elle peut notamment nous aider à construire notre méthode et à interpréter les données récoltées à partir d'une réflexion sur notre propre positionnalité (Tremblay 263). Prendre conscience de sa blanchité et de ce que cela implique en termes de positionnalité dans l'ordre racial permet également au chercheur, et plus généralement au citoyen, de ne pas laisser la charge de la lutte contre le racisme aux seules personnes racisées. Par conséquent, l'approche introspective menée dans cet article ne constitue pas une approche narcissique en ce sens qu'elle entend avoir des effets bien plus importants que la simple satisfaction de m'être purgé d'une conception conservatrice (quoiqu'érigée, dans le contexte français, en conception universaliste et progressiste¹⁷) de la race et du racisme. La prise de conscience du biais social a donc ici, à mon sens, une portée politique potentielle qui en fait quelque chose de plus substantiel que l'aspect superficiel dénoncé par Bourdieu.
- 31 Toutefois, dans mon cas, la prise conscience du biais social a impliqué une extension de « l'espace des possibles » intellectuels et donc un affranchissement du biais disciplinaire. La géographie (du moins telle qu'elle est pratiquée dans le monde occidental) est souvent considérée comme une discipline conservatrice qui a, au mieux, traditionnellement eu tendance à faire l'impasse sur les problématiques raciales (Abbott ; Jackson), et au pire, vu sa production intellectuelle sur la race et le racisme

biaisée par sa condition de discipline très majoritairement blanche (Pulido). C'est encore plus le cas dans un pays comme la France, où l'habitus républicain imprègne fortement le milieu académique. Par conséquent, bien qu'il existe une tradition critique au sein des sciences sociales (y compris de la géographie) aux États-Unis comme en France, je n'y ai jamais été sensibilisé durant mes études car le champ académique français tel qu'il était structuré ne permettait pas sa diffusion massive¹⁸. Cette limitation de l'espace des possibles fut, de plus, renforcée par le désintérêt de l'IFG pour la théorie. Mes représentations et mes référents interprétatifs de départ furent donc confirmés et affermis par la fréquentation d'un système qui, sur ces questions spécifiques, restreignit paradoxalement mon champ de réflexion en ne me donnant pas à voir ce que les sciences sociales critiques avaient produit sur la race.

- 32 Enfin, après une licence de Langues Étrangères Appliquées suivie d'un master de Géopolitique et d'un doctorat de Géographie, la fragilité de mes ancrages disciplinaires et théoriques implique que le biais scolastique ait joué un rôle moins important que les deux biais précédents dans mon approche du terrain et l'analyse initiale des données. Toutefois, je n'ai pas atterri à Los Angeles sans bagage intellectuel. Ma formation, les représentations qu'elle a contribué à renforcer (ou qu'elle n'a pas permis de déconstruire) et l'objectif même de mon séjour ont de fait engendré une distance entre mes enquêtés et moi. Contrairement à eux, je vivais dans « le ghetto » par choix. Étant rémunéré mensuellement dans le cadre de mon contrat doctoral et bénéficiant d'une bourse Fulbright ainsi que des avantages qui lui sont associés (notamment en termes d'accès aux soins), je n'avais pas les mêmes préoccupations quotidiennes que bon nombre d'entre eux. Je pouvais jouir à la fois de ma blancheur et de ma francité en cas de besoin¹⁹, et décider de rentrer en France au moindre coup dur. Cette stabilité sociale me plaçait dans une situation que beaucoup de mes enquêtés ne connaissaient pas et m'empêchait, en tant qu'*outsider* privilégié, de prendre la mesure de toutes les forces sociales qui les contraignaient et limitaient leur agentivité au quotidien. Les signaux d'alerte qu'ont constitué les événements vécus sur le terrain ont cependant contribué à réduire cette distance sociale et les incompréhensions qui en découlaient. Ils m'ont aussi appris à accorder de l'importance et de la légitimité à la subjectivité de « l'autre », et à ne pas la rejeter comme illégitime car non-objective. Cette déconstruction du biais scolastique a été, par la suite, accentuée par ma familiarisation progressive avec le courant décolonial, qui vise à déconstruire l'hégémonie intellectuelle occidentale en donnant toute leur place à des épistémès non-occidentales, c'est-à-dire à accorder de la légitimité à des manières de vivre et de penser le monde qui ne relèvent pas d'un universalisme abstrait, eurocentrique et excluant (Ali et Dayan-Herbrun)²⁰.
- 33 L'exercice réflexif proposé dans cet article a permis d'identifier mon travail de terrain comme un véritable entre-deux théorique et épistémologique. C'est en effet à partir de mon séjour principal à Los Angeles, alors même que l'acte de rupture épistémologique n'avait pas été réalisé, qu'ont pu être posés les jalons de la relation dialectique terrain/théorie qui a ouvert la voie à une réinterprétation fructueuse de conflits observés.
- 34 En dévoilant l'influence de certaines de mes caractéristiques personnelles, notamment ma blancheur et ma francité, sur ma façon d'appréhender des problématiques en lien avec la question raciale, cet exercice a également confirmé que « notre savoir est toujours situé » (Tremblay 262). Dans *Invitation à la sociologie réflexive*, Loïc Wacquant explique que Bourdieu considère la réflexivité comme une arme nous permettant de « découvrir le social au cœur de l'individuel, l'impersonnel caché sous l'intime,

l'universel enfoui au plus profond du particulier » (Bourdieu et Wacquant 84). Elle permet ici, à l'inverse, de mettre en lumière le fait que ce que notre habitus républicain nous incite à considérer comme universel relève souvent d'un particularisme du groupe dominant.

BIBLIOGRAPHIE

Abbott, Dina. "Disrupting the 'Whiteness' of Fieldwork in Geography." *Singapore Journal of Tropical Geography* 27.3 (2006): 326-341.

Ali, Zahra, et Sonia Dayan-Herbrun. « Pluriversalisme décolonial – présentation ». *Tumultes* 48 (2017): 5-13.

Agier, Michel. « La vérité du terrain. Réflexions sur l'enquête ethnographique, le savoir et la parole des anthropologues ». *Monde commun* 1. 2 (2019): 28-46.

Almaguer, Tomàs. *Racial Fault Lines: The Historical Origins of White Supremacy in California*. Berkeley: U of California P, 1994.

Bachelard, Gaston. *La formation de l'esprit scientifique*. Paris : Vrin, 2000 [1938].

Bonilla-Silva, Eduardo. *Racism Without Racists: Color-Blind Racism and the Persistence of Inequality in America*. 4th ed. Lanham: Rowman and Littlefield Publishers, 2014.

Bonnet, François. « La distance sociale dans le travail de terrain : compétence stratégique et compétence culturelle dans l'interaction d'enquête ». *Genèses* 73 (2008): 57-74.

Bonzom, Mathieu, Rim Latrache, Caroline Laurent, et Yohann Le Moigne. "France-Based Scholars Researching Minority Groups in the Field: A Symposium." *American Studies Journal* 68 (2019), URL : <http://www.asjournal.org/68-2019/france-based-scholars-researching-minority-groups-in-the-field-a-symposium/> [consulté le 9 décembre 2022].

Bourdieu, Pierre. *Méditations pascaliennes*. Paris : Seuil, 1997.

Bourdieu, Pierre, et Loïc Wacquant. *Invitation à la sociologie réflexive*. Paris : Seuil, 2014 [1992].

Bourgois, Philippe. *En quête de respect : le crack à New York*. Paris : Seuil, 2013 [1995].

Bouzelmat, Inès. « Le sous-champ de la question raciale dans les sciences sociales françaises : Pour une approche sociologique des procès en légitimité scientifique ». *Mouvements, Essai & Débat*, février 2019, URL : <https://mouvements.info/le-sous-champ-de-la-question-raciale-dans-les-sciences-sociales-francaises/> [consulté le 9 décembre 2022].

Clifford, James, and George E. Marcus (eds.). *Writing Culture: The Poetics and Politics of Ethnography*. Berkeley: U of California P, 1986.

Delgado, Richard, and Jean Stefancic. *Critical Race Theory: An Introduction*. 3rd ed. New York: NYU Press, 2017.

De Rudder, Véronique, Christian Poiret et François Vourc'h. *L'inégalité raciste. L'universalité républicaine à l'épreuve*. Paris : Presses Universitaires de France, 2000.

- Douzet, Frédérick. « Pour une démarche nouvelle de géopolitique urbaine à partir du cas d'Oakland (Californie) ». *Hérodote* 101 (2001): 57-75.
- Duneier, Mitchell. *Slim's Table: Race, Respectability, and Masculinity*. Chicago: U of Chicago P, 1992.
- Duneier, Mitchell. « Garder sa tête sur le ring ? Sur la négligence théorique et autres écueils de l'ethnographie ». *Revue Française de Sociologie* 47.1 (2006): 143-157.
- Durkheim, Émile. *Les règles de la méthode sociologique*. Paris : Presses Universitaires de France, 2013 [1895].
- Eberhard, Mireille. « *Habitus républicain et traitement de la discrimination raciste en France* ». *Regards Sociologiques* 39 (2010): 71-83.
- Emirbayer, Mustafa, and Matthew Desmond. "Race and Reflexivity." *Ethnic and Racial Studies* 35.4 (2012): 574-599.
- Fassin, Didier, et Éric Fassin (dir.). *De la question sociale à la question raciale ? Représenter la société française*. 2^e éd. Paris : La Découverte, 2009.
- Fassin, Didier. « Du déni à la dénégation. Psychologie politique de la représentation des discriminations ». In Didier Fassin et Éric Fassin (dir.). *De la question sociale à la question raciale ? Représenter la société française*. Paris : La Découverte, 2009, pp. 141-165.
- Fredrickson, George M. "Models of American Ethnic Relations: Hierarchy, Assimilation, and Pluralism." In Hazel Rose Markus, and Paula M. L. Moya (eds.). *Doing Race: 21 Essays for the 21st Century*. New York: W.W. Norton & Company, 2010, pp. 123-135.
- Geertz, Clifford. *The Interpretation of Cultures*. New York: Basic, 1973.
- Goffman, Alice. *On the Run: Fugitive life in an American City*. Chicago: U of Chicago P, 2014.
- Golash-Boza, Tanya. "A Critical and Comprehensive Sociological Theory of Race and Racism." *Sociology of Race and Ethnicity* 2. 2 (2016): 1-13.
- Guillaumin, Colette. « "Je sais bien mais quand même", ou les avatars de la notion de "race" ». *Le Genre Humain* 1.1 (1981): 55-64.
- Harris, Cheryl I. "Whiteness as Property." *Harvard Law Review* 106.8 (1993): 1707-91.
- Jackson, Phyllis. "Whiteness." In Linda McDowell et Joanne Sharp. Arnold (eds.). *A Feminist Glossary of Human Geography*. London: Arnold, 1999, pp. 294-295.
- Kim, Claire Jean. "The Racial Triangulation of Asian Americans." *Politics & Society* 27.1 (1999): 105-138.
- Kobayashi, Audrey, et Linda Peake. "Racism out of Place: Thoughts on Whiteness and an Antiracist Geography in the New Millennium." *Annals of the Association of American Geographers* 90.2 (2000): 392-403.
- Kokoreff, Michel. *La force des quartiers : de la délinquance à l'engagement politique*. Lausanne : Payot, 2003.
- Lacoste, Yves. *Géopolitique : la longue histoire d'aujourd'hui*. Paris : Larousse, 2006.
- Lapeyronnie, Didier. *Ghetto urbain. Ségrégation, violence, pauvreté en France aujourd'hui*. Paris : Robert Laffont, 2008.
- Le Moigne, Yohann. « "From a ghetto to a barrio" : les enjeux de la succession ethnique à Compton (Californie) ». *Urbanités*, dossier Amérique du Nord, 2014, URL : <http://www.revue->

urbanites.fr/chroniques-from-a-ghetto-to-a-barrio-les-enjeux-de-la-succession-ethnique-a-compton-californie/ [consulté le 9 décembre 2022].

Le Moigne, Yohann. « Les graffitis de gangs comme marqueurs de rapports de force politiques sur le territoire. L'exemple de Compton (Californie) ». *Urbanités* 9 (2017), URL : <http://www.revue-urbanites.fr/9-les-graffitis-de-gangs-comme-marqueurs-de-rapports-de-force-politiques-sur-le-territoire-lexemple-de-compton-californie/> [consulté le 9 décembre 2022].

Le Moigne, Yohann. « Pour une théorie critique des relations interminorités : relecture de deux types de conflits racialisés à Compton (Californie) ». In Lawrence Aje, Nathalie Dessens, Nicolas Gachon, et Anne Stefani (dir.). *Regards croisés sur la (post-)racialité aux Etats-Unis*. Presses Universitaires du Midi, 2021, pp. 35-52.

Le Moigne, Yohann. « La nation *colorblind* et le spectre utile de l'« américanisation » : réflexions autour du développement de l'antiracisme politique en France ». In Monia O'Brien Castro, et Alexis Chommeloux (dir.). *Américanisation*. Paris : Le Manuscrit, 2021, pp. 163-211.

Le Moigne, Yohann. « Du centre à la marge : analyser les relations interminorités au prisme des changements de statuts raciaux liés à la migration. Le cas des conflits entre gangs à Los Angeles ». In Marie-Christine Michaud, Emmanuelle SinarDET et Bertrand Van Ruymbeke (dir.). *Ici, là-bas, ailleurs. Le transnationalisme aux Amériques (XVI^e-XIX^e siècles)*. Rennes : Les Perséides, 2022, pp. 269-282.

Massey, Douglas S., et Nancy A. Denton. *American Apartheid*. Cambridge: Harvard UP, 1993.

McIntosh, Peggy. "White Privilege and Male Privilege: A Personal Account of Coming to See Correspondences Through Work in Women's Studies." Center for Research on Women, Working Paper no. 189, 1988.

Omi, Michael, and Howard Winant. *Racial Formation in the United States*. 3rd ed. London: Routledge, 2015.

Palomares, Élise. « Le racisme : un hors-champ de la sociologie urbaine française ? ». *Métropolitiques*, 2013, URL : <https://metropolitiques.eu/Le-racisme-un-hors-champ-de-la.html> [consulté le 9 décembre 2022].

Phillips, Susan A. *Wallbanging: Graffiti and Gangs in L.A.* Chicago: U of Chicago P, 1999.

Pulido, Laura. "Reflections on a White Discipline." *The Professional Geographer* 54.1 (2002): 42-49.

Reinharz, Shulamit. *Observing the Observer: Understanding Our Selves in Field Research*. Oxford: Oxford UP, 2010.

Robine, Jérémy. *Les ghettos de la nation. Ségrégation, Délinquance, Identités, Islam*. Paris : Vendémiaire, 2011.

Robinson, Greg, et Robert S. Chang. *Minority Relations : Intergroup Conflict and Cooperation*. Jackson: University Press of Mississippi, 2017.

Rosière, Stéphane. « Comprendre l'espace politique ». *L'Espace Politique* 1 (2007) URL : <http://journals.openedition.org/espacepolitique/223> [consulté le 9 décembre 2022].

Stam, Valerie. "Working through and with whiteness in fieldwork practice: activating an ethic of solidarity in race research in the Netherlands." *Whiteness and Education* 6.2 (2021): 182-199.

Talpin, Julien, et Héléne Balazard. "Community organizing : généalogie, modèles et circulation d'une pratique émancipatrice." *Mouvements* 85.1 (2016): 11-25.

Tremblay, Émilie. « Penser la blanchité dans la construction de sa méthode ». In Jean-Luc Moriceau et Richard Soparnot (dir.). *Recherche qualitative en sciences sociales : S'exposer, cheminer, réfléchir ou l'art de composer sa méthode*. Caen : EMS Éditions, 2019, pp. 261-267.

Wacquant, Loïc. *Corps et âme. Carnets ethnographiques d'un apprenti boxeur*. Marseille : Agone, 2000.

Wilson, William J. *The Truly Disadvantaged*. Chicago: U of Chicago P, 1987.

NOTES

1. J'emploierai tout au long de cet article les termes « blanchité » et « francité » pour traduire respectivement les concepts de « *whiteness* » et de « *Frenchness* », qui permettent de qualifier le simple fait d'être blanc et d'être français sans que cela ne relève ni d'une quelconque valorisation de ces identités respectives de ma part, ni d'une volonté de revendiquer ces identités de la part de ceux qui en retirent, le plus souvent de façon inconsciente, un certain nombre d'avantages. Toutefois, l'association de la blanchité et de la francité a ceci de spécifique qu'elle implique une socialisation dans un contexte national favorisant l'adoption acritique et inconsciente d'un « habitus républicain » (Eberhard) construit pour partie autour de la notion de *colorblindness* (littéralement, « l'indifférence à la couleur », qui désigne la perspective selon laquelle la prise en compte du facteur racial est non-pertinente, voire potentiellement dangereuse, pour analyser le monde social).

2. Les *whiteness studies* sont un courant issu des études critiques de la race qui a émergé dans les années 1980 aux États-Unis et en Grande-Bretagne. Elles ont pour but d'étudier la blanchité en tant que statut social permettant à ceux qui en disposent de jouir d'un certain nombre de privilèges.

3. Quasi exclusivement blanche et ségrégationniste jusque dans les années 1960, la ville de Compton est devenue, dans le sillage du Mouvement pour les droits civiques, une ville refuge pour la classe moyenne africaine-américaine qui souhaitait quitter le ghetto voisin de South Central Los Angeles. Très majoritairement noire dès la fin des années 1960, la ville fut frappée de plein fouet par la désindustrialisation massive qui toucha le cœur de l'agglomération de Los Angeles durant les années 1970. La classe moyenne supérieure noire déserta alors la ville qui s'enfonça dans la pauvreté dans les années 1980 avant que l'augmentation massive des flux migratoires en provenance du Mexique et d'Amérique Centrale n'en modifie durablement l'équilibre démographique. Alors qu'ils en représentaient 75% en 1980, les Africains-Américains ne comptent plus aujourd'hui que pour 26% de la population municipale. À l'inverse, les Latinos représentaient 21% de la population de la ville en 1980 mais ils constituent aujourd'hui 71% des habitants de Compton (voir Le Moigne, « "From a ghetto to a barrio" »), pour plus de détails sur les transformations socio-économiques et démographiques de la ville et leurs conséquences sur les relations interminorités).

4. Le *community organizing* désigne un ensemble d'« initiatives qui cherchent à accompagner, dynamiser, soutenir l'organisation de ceux qui ne se mobilisent pas spontanément contre les problèmes et les injustices qu'ils vivent concrètement » et « visent l'émergence de collectifs intermédiaires entre l'individu d'un côté, l'État et le marché de l'autre » (Talpin et Balazard 13).

5. Les *converted garages* sont des garages convertis en studios par les propriétaires des maisons attenantes. Bien qu'illégale, cette pratique est très fréquente dans les quartiers paupérisés de Los Angeles et permet aux propriétaires, souvent Latinos, de bénéficier d'un complément de revenu ou d'héberger à moindre coût des membres de leur famille.

6. L'approche *color-conscious* pose comme nécessaire la prise en compte de la race dans l'analyse des relations sociales. Elle a été développée en opposition à l'approche *colorblind*, notamment dans le cadre des débats stratégiques et philosophiques du Mouvement des droits civiques qui

ont donné naissance au mouvement *Black Power*. L'idée selon laquelle la race en tant que construction sociale devrait être prise en compte est l'un des fondements des études critiques sur la race et est aujourd'hui largement partagée dans les sciences sociales étatsuniennes.

7. Le développement du discours *colorblind* est à analyser dans le cadre de la difficulté de la société française à « énoncer les vérités » d'un passé colonial (Fassin 161-162). En ce sens, la *colorblindness* française pourrait être considérée comme relevant d'un choix politique visant à ne pas affronter la réalité du « projet racial » français et de ses conséquences contemporaines (j'emprunte ici le concept de « projet racial » aux sociologues Michael Omi et Howard Winant qui le définissent comme étant « à la fois une interprétation, une représentation ou une explication des dynamiques raciales, et un effort pour réorganiser et redistribuer les ressources selon des lignes de division raciales » (Omi et Winant 125)).

8. Les deux adolescents poursuivis par la police qui s'étaient réfugiés dans un transformateur électrique à Clichy-sous-Bois et dont la mort avait constitué le déclencheur de la révolte.

9. La lecture de *The Truly Disadvantaged*, l'ouvrage du sociologue William Julius Wilson, à mon retour en France viendra renforcer cette impression, avant qu'elle ne soit totalement remise en question quelques semaines plus tard par la lecture d'*American Apartheid*, l'ouvrage des sociologues Douglas Massey et Nancy Denton conçu comme une réponse au réductionnisme de classe de Wilson (Wilson ; Massey et Denton). Alors que Wilson attribuait la formation, à partir des années 1970, d'une *underclass* africaine-américaine à des facteurs essentiellement économiques en minimisant le rôle joué par le racisme institutionnel, Massey et Denton ont montré six ans plus tard que, si la restructuration de l'économie étatsunienne décrite par Wilson avait effectivement eu des effets désastreux pour les Africains-Américains des villes-centres, elle n'aurait pas eu de conséquences aussi dramatiques si la ségrégation raciale n'avait pas été aussi intense.

10. Dans un article critique de l'ouvrage de Wacquant, le sociologue Mitchell Duneier remet en question cette analyse et notamment le fait que Wacquant associe l'accueil qui lui a été réservé à une histoire que les usagers de la salle de boxe ne connaissaient probablement pas (« Garder sa tête sur le ring ? »). Cette critique n'est toutefois pas nécessairement pertinente dans la mesure où Wacquant ne prétend pas explicitement que les boxeurs noirs qu'il côtoyait connaissaient cette histoire. Il semble plutôt ici faire référence à la façon dont les témoignages rapportés au pays par les vétérans africains-américains et les artistes noirs exilés en France durant une bonne partie du XX^{ème} siècle avaient contribué à façonner des représentations très positives de la France ayant influencé des générations d'Africains-Américains, sans que ces derniers ne soient nécessairement au fait des détails historiques.

11. *Mayate*, littéralement « scarabée » en espagnol, est un terme insultant désignant les personnes noires.

12. Le terme *wetbacks*, littéralement « dos mouillés », est un terme péjoratif désignant les immigrés sans-papiers latinos.

13. Pour faire référence à la fameuse phrase de Colette Guillaumin : « Non, la race n'existe pas. Non certes, elle n'est pas ce qu'on dit qu'elle est, mais elle est néanmoins la plus tangible, réelle, brutale des réalités » (Guillaumin 65).

14. Plus globalement, ma familiarisation à la question raciale s'est faite de façon graduelle. Comme je l'ai évoqué plus haut, j'ai rapidement été amené à lire *American Apartheid* de Massey et Denton, qui a constitué une première remise en question de mon approche *colorblind*. Par la suite, en m'intéressant plus spécifiquement à la dimension théorique des relations raciales, j'ai découvert les travaux de l'historien George Fredrickson qui, en décrivant l'importance du modèle de la « hiérarchie ethnique » dans l'histoire de la stratification ethno-raciale étatsunienne, ont constitué une initiation à la question des structures historiques de domination raciale (Fredrickson). J'ai ensuite découvert les approches critiques de la race avec Bonilla-Silva, Delgado et Stefancic et d'autres spécialistes plus ou moins affiliés à la *Critical Race Theory* comme les

sociologues Michael Omi et Howard Winant, les juristes Ian Haney López et Cheryl Harris, et la spécialiste en études africaines-américaines Keeanga-Yamahtta Taylor. À partir de 2015, à la faveur d'un colloque organisé en hommage à Véronique de Rudder à l'université Paris Diderot, j'ai pris pleinement conscience du fait que tout un pan, certes très minoritaire, des sciences sociales françaises s'était intéressé à la question raciale dans une perspective proche de celle des travaux critiques étatsuniens. J'ai ainsi pu lire Colette Guillaumin, Véronique De Rudder, Christian Poiret et François Vourc'h, Didier et Éric Fassin, Magali Bessone ou Silyane Larcher. Enfin, plus récemment, dans le cadre d'un congé pour recherche obtenu en 2019, j'ai eu l'occasion de me familiariser (entre autres) avec les travaux de l'historien Greg Robinson, du juriste Robert Chang et de la politiste Claire Jean Kim sur les relations interminorités qui m'ont permis de replacer les tensions entre Africains-Américains et Latinos à Los Angeles dans le contexte de la stratification raciale étatsunienne en m'intéressant, d'une part, spécifiquement aux rapports qu'entretenait chacun de ces groupes avec la population dominante blanche et, d'autre part, à la représentation qu'ils avaient de leur propre position dans l'ordre racial (Robinson et Chang ; Kim).

15. Cette approche pose problème dès lors que l'on définit, comme la très riche littérature critique sur la race le permet, le racisme comme l'articulation d'idéologies et de structures racistes. Comme l'a montré la sociologue Tanya Golash-Boza, le concept de racisme fait référence à la fois « 1) à l'idéologie selon laquelle les races sont des groupes d'individus dont les différences physiques sont associées à des différences culturelles et sociales significatives – ces différences hiérarchiques naturelles pouvant être mesurées et jugées –, et 2) aux pratiques micro- et macrosociales qui subordonnent ces races perçues comme inférieures » (Golash-Boza 3). Cela ne signifie pas que les personnes racisées ne peuvent pas éprouver une hostilité à l'encontre d'autres personnes sur la base de leurs caractéristiques ethno-raciales, ni même leur causer du tort. Cela met simplement en lumière le fait qu'une hostilité interpersonnelle qui ne serait adossée ni à la hiérarchisation des groupes racisés, ni à une structure de pouvoir permettant effectivement de subordonner des groupes minorisés posséderait, d'une part, un potentiel de nuisance bien moindre que le racisme compris comme un processus structurel de domination, et procéderait, d'autre part, de modalités très différentes. Il existe donc entre ces deux formes de « racisme » une différence de degré mais aussi, et surtout, de nature. Malheureusement, le français ne permet pas d'établir de distinction entre ces deux processus, ce que permet au contraire l'usage différencié des termes « *prejudice* » (qui qualifie l'hostilité interpersonnelle) et « *racism* » (qui associe les dimensions idéologique et structurelle) en anglais.

16. Voir par exemple « Pour une théorie critique des relations interminorités » et « Du centre à la marge ».

17. La question raciale a longtemps été un angle mort des sciences sociales françaises, notamment dans le champ des études urbaines (Palomares ; Le Moigne, « La nation colorblind »). Les chercheurs britanniques et étatsuniens ont d'ailleurs longtemps développé des analyses plus éclairantes de ce point de vue sur la situation française que leurs homologues français eux-mêmes (voir notamment les travaux de l'historien africain-américain Tyler Stovall). Les ouvrages de Véronique De Rudder, Christian Poiret et François Vourc'h (*L'inégalité raciste. L'universalité républicaine à l'épreuve*), et de Didier et Éric Fassin (*De la question sociale à la question raciale ?*) respectivement publiés en 2000 et 2006 sont venus combler un manque dans ce domaine en développant une réflexion autour de la façon dont la mobilisation progressive d'une conception abstraite de l'universalisme a contribué à occulter, à nier ou à sous-estimer les phénomènes de discrimination et de ségrégation raciales dans la société française contemporaine.

18. La question raciale a toutefois connu, ces dernières années, un processus d'institutionnalisation (à défaut d'une légitimation) en tant que champ d'étude et les chercheurs travaillant sur ces thématiques ont vu leur nombre s'accroître, sous l'effet notamment d'une augmentation de la part d'étudiants racisés dans les universités françaises (Bouzelmat).

19. Non pas que je jouais de ces attributs sociaux de manière consciente, mais le privilège blanc tout comme le privilège que constitue le fait d'être français sont, dans certaines situations, des réalités concrètes, qu'on le veuille ou non et qu'on en soit conscient ou non.

20. J'ai notamment montré ailleurs comment le concept de colonialité du pouvoir développé par le sociologue péruvien et théoricien décolonial Aníbal Quijano ainsi que les concepts fanoniens de « zone de l'être et de non-être » réactualisés par le sociologue décolonial Ramón Grosfoguel pouvaient être utiles pour mieux appréhender la négrophobie exhibée par de nombreux membres de gangs mexicains-américains de Los Angeles (Le Moigne, « Pour une théorie critique des relations interminorités » ; « Du centre à la marge »).

RÉSUMÉS

Cet article se veut être un retour réflexif sur l'entre-deux épistémologique et théorique qu'a constitué le principal travail de terrain effectué dans le cadre d'une thèse de géographie portant sur les rivalités de pouvoir entre Africains-Américains et Latinos dans la ville de Compton (Californie).

Il vise à mettre en lumière la relation dialectique entre ce séjour de terrain et la lecture tardive de travaux théoriques sur la race et le racisme qui m'a permis de prendre conscience de la façon dont les biais social, disciplinaire et scolastique identifiés par Pierre Bourdieu ont entravé ma compréhension initiale des rivalités étudiées.

This article is a reflexive analysis of the epistemological and theoretical in-between that was the main fieldwork conducted during my doctorate in geography, which dealt with power rivalries between African-Americans and Latinos in the city of Compton (California).

It aims at highlighting the dialectical relationship between this fieldwork and the late discovery of theoretical works on race and racism which opened my eyes on the way the social, disciplinary and scholastic biases identified by Pierre Bourdieu had hindered my initial understanding of the conflicts analyzed in the field.

INDEX

Mots-clés : réflexivité ethnographique, race, colorblindness, ghetto, blanchité, francité, terrain, Bourdieu

AUTEUR

YOHANN LE MOIGNE

Université d'Angers

yohann.lemoigne@univ-angers.fr

Yohann Le Moigne est titulaire d'un doctorat de géographie (mention géopolitique) obtenu en 2014 à l'Université Paris 8. Il est actuellement maître de conférences en civilisation des États-Unis à l'Université d'Angers et membre du laboratoire Langues, Littératures, Linguistique des

universités d'Angers et du Mans (3LAM). Ses recherches portent sur la question raciale aux États-Unis, et plus particulièrement sur les relations entre minorités racisées.